

→ Rencontre autour du thème « Quand on arrive en ville ! ».



Depuis les cinq millénaires qui nous séparent de la cité mésopotamienne d'Uruk, « nous bâtissons notre environnement pour répondre à nos besoins, mais c'est alors que celui-ci commence à nous façonner en retour, et ainsi le phénomène [de la ville] se déploie-il au cours d'un processus multigénérationnel où ce que nous sommes, nos édifices et les strates de son histoire ne cessent d'interagir. »

Cette réflexion – qui ouvre la conclusion de *Metropolis*, la récente et vaste monographie consacrée à la ville par Ben Wilson – sera un des fils directeurs de notre prochaine rencontre.

Son thème, inspiré de la célèbre chanson de Starmania, a été choisi avec la volonté d'interroger non seulement les effets de la ville sur ses habitants dans un temps où elle prend de plus en plus souvent le titre de métropole (ce que le philosophe et sociologue Georg Simmel avait déjà analysé il y a un siècle dans son essai sur les grandes villes), mais également ce que ses habitants, à la fois acteurs éthiques et citoyens sensibles à la beauté autant qu'à la vertu, peuvent faire pour que « la plus grande invention humaine » (Wilson) ne se réduisent pas aux banlieues-dortoir, parkings, boulevards commerçants et hangars abandonnés pour sans domiciles de Luc Plamondon.

Le parolier de la chanson de Balavoine a pu résumer en une phrase le cri d'une jeunesse que l'urbanisation du monde a laissé sans idéal et sans but : « Si on vit pas maintenant, demain, il sera trop tard ».

Il s'agit de résister à la fatalité mensongère.

Découvrir et partager la vertu des essais : « Si on pense maintenant, demain, il ne sera pas trop tard ».

→ Compte-rendu de la rencontre Club essai n°8 du 15.03.2024

Bertrand, Jean-Philippe, Françoise, vous ont présenté les livres suivants :

La beauté civile. Splendeur et crise de la ville, Giancarlo Consonni, publié aux éditions Conférence (2021).

Les grandes villes et la vie de l'esprit, suivi de Sociologie des sens, Georg Simmel, publié aux éditions Payot (2018)

-Éthique et Design, sous la direction de Cynthia Fleury et Antoine Femoglio, publié aux éditions PUF (2024).



→ *Les grandes villes et la vie de l'esprit, suivi de Sociologie des sens*, Georg Simmel, publié aux éditions Payot (2018).

Au 18ème siècle, dit Simmel, apparaît la prétention de l'individu à l'autonomie. Il s'agit de ne plus être sous l'emprise de pouvoirs politiques, religieux, coutumiers, arbitraires, vides et de **vivre dans un monde de liberté et d'égalité.**

Le romantisme au 19ème met en valeur un autre individualisme, différent du premier, sans son ambition collective. Il s'agit pour l'individu **d'affirmer sa personnalité, sa nature unique** alors que la ville ne cesse de croître, ne cesse de devenir une grande ville sous l'effet de la révolution industrielle, de l'expansion de l'économie monétaire et de la division du travail.

C'est ainsi que la pensée de Simmel émerge, dans un Berlin dont la taille et la démographie explosent et où tout va de plus en plus vite, trop vite, il semble, pour que le cerveau puisse s'enrichir de la variété des phénomènes.

Car si de la campagne ou la petite ville résultent des impressions lentes, répétitives, prévisibles, la grande ville est le lieu où elles sont nombreuses, variées, accidentelles, c'est-à-dire imprévisibles. Si pour les premières, la sensibilité de l'individu lui permet de les prendre en compte, pour les deuxièmes il est impossible physiologiquement parlant de les assimiler.

La grande ville est le lieu de l'anonymat. Dans la masse des habitants, producteurs et clients ne se connaissent plus. Les rapports sociaux deviennent le résultant des intérêts. On évalue les choses et les humains, ils ne sont plus que des quantités et peu importe leurs qualités respectives.

Le projet de devenir une personnalité, un être original devient difficile dans ces conditions. Faute de temps pour faire face à toutes les impressions, les habitants deviennent des calculateurs et ne se remarquent les uns les autres qu'en termes de valeurs numériques. Qui n'est pas quantifiable est porteur d'une maladie contagieuse.

En même temps un nouveau rapport au temps s'instaure. La diffusion des montres crée un culte aux déesses ponctualité, fiabilité, exactitude. Toute attitude rêveuse, irrationnelle, est monstrueuse.

C'est ce culte de la performance, du calcul, qui rendra la grande ville exécration à des penseurs comme Ruskin et Nietzsche, assure Simmel. Pour aller en grande ville, pour y vivre, pour vivre avec son temps, pour survivre à toutes sortes d'énigmes comptables, il faut posséder un arsenal technico-commercial. Le citoyen n'est qu'un technicien et sa quête de formation permanente le conduit à courir le plus vite possible pour ne pas être aspiré par le vide. Mais ce qu'il fuit habite en lui. Celui ou celle qui se distingue, qui fait preuve d'originalité, qui laisse de la place à son instinct, qui veut exprimer son individualité, est un terroriste en quelque sorte.

Face aux stimulations de la grande ville, l'individu ne peut qu'être indifférent. Il lui est impossible de prendre en compte tout ce qu'il entend, voit. Le caractère blasé, dit Simmel, est le principal trait de caractère du citoyen. Bien entendu, cette réaction est en phase avec les effets de l'économie monétaire qui supprime les qualités des choses et des êtres. En même temps chacun développe une attitude réservée, faite d'une certaine dose d'hostilité et qui, d'une certaine manière, permet un semblant de liberté. Sans cette indifférence, cet éloignement, tout travail sur soi, toute production de soi, toute spiritualité seraient impossibles. En quelque sorte, cette aversion permet encore à chacun de ne pas être tout à fait vide.

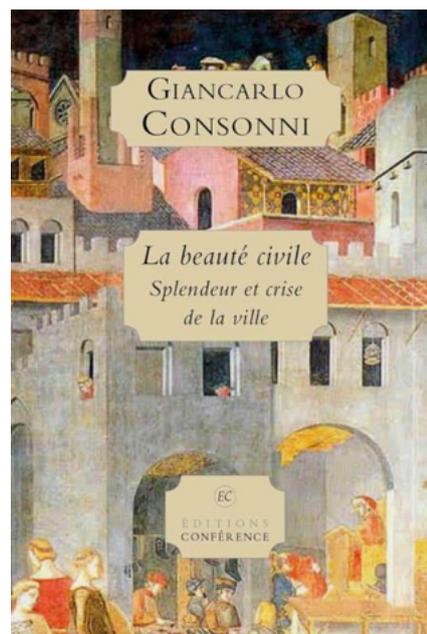
Mais cette attitude est-elle possible ?

Car toutes les productions économiques, « culturelles », « artistiques » qui envahissent la grande ville partent à la chasse aux cerveaux. **Les facultés cognitives des habitants sont sans arrêt sollicitées, captées, broyées.** On passe d'un achat à un autre, d'une consommation de spectacle à une autre, ça ne s'arrête jamais.

Simmel appelle toutes ces productions « l'esprit objectif » qu'il oppose à « l'esprit subjectif ». L'hypertrophie du premier est reliée à l'atrophie du second. La grande ville est le lieu de ce conflit. Ce n'est pas qu'il soit nouveau, **il y a toujours eu une rivalité entre les deux esprits, entre l'individu et son environnement, naturel ou artificiel.** Mais la grande ville est le lieu où il est exacerbé.

Club Lecteurs essais n°8 : « Quand on arrive en ville »

La beauté civile. Splendeur et crise de la ville,
Giancarlo Consonni,
éditions Conférence, 2021,
303 p., 25 €.



§1 – L’auteur et le livre

■ Ce livre est un recueil de huit publications qui ont pour point commun de traiter d’urbanisme et de design urbain dans le sens large, c’est-à-dire de s’interroger sur ce qu’a pu être et ce que devrait être un « art de construire des villes » en Europe.

■ Si le second texte date de 2003, tous les autres ont été écrits entre 2010 et 2012. Il s’agit essentiellement d’articles destinés à des revues italiennes universitaires ou spécialisées. Parmi ces revues :

- *Belfagor*, revue culturelle consacrée aux « humanités » dans leur diversité (de la littérature à la politique),
- *Contemporanea*, revue dédiée à l’histoire du XVIII^e et du XIX^e s.,
- *TRIA*, revue universitaire dédiée à l’urbanisme.

Deux autres textes, parmi le plus importants à mon sens (le premier sur Le Corbusier, le second intitulé « Logement et urbanité »), ont été diffusés de manière autonome, sous forme de fascicules publiés par une petite maison d’édition à Bologne. Le nom de cette maison d’édition n’est pas anodin : *Ogni uomo è tutti gli uomini*, c’est-à-dire « Chaque personne humaine incarne la totalité de l’humanité ». Affirmation humaniste par excellence qui convient parfaitement à la philosophie de ces écrits.

Enfin, ces courts essais gravitent autour de la reprise d’une intervention à un colloque organisé par trois universités milanaïses sur le thème de « La ville et l’expérience du moderne » (« *La città e l’esperienza del moderno* »).

- L’intervention de Consonni (« La beauté civile entre crise et nécessité ») est un des textes les plus longs du recueil (42 pages)
- et on comprend, après l’avoir lu pourquoi il lui donne son titre (*La beauté civile*) tant il rassemble des thèmes que les autres écrits se chargent d’explicitier et d’approfondir.

■ L’ensemble constitue à la fois

- un tableau des *idées-forces* que Giancarlo Consonni a voulu diffuser en tant qu’intellectuel et citoyen dans ses livres précédents
- un bilan de l’enseignement du professeur qu’il a été.

Car Giancarlo Consonni, aujourd'hui âgé de 81 ans (il est né en 1943), est désormais professeur émérite d'Urbanisme à la Faculté d'Architecture du Politecnico de Milan.¹

Diplômé d'architecture en 1969 dans cette même faculté, il y aura enseigné depuis 1974 jusqu'à son départ en retraite en 2016.

■ Pendant quarante ans, les recherches de Consonni ont concerné :

1. les processus de formation de *la métropole moderne* (dont il trouve les signes annonciateurs, pour ce qui concerne la plaine de Lombardie, entre le XVIII^e et le XIX^e s.) ;
2. l'étude des travaux et théories de *grandes figures italiennes ou françaises* de l'architecture de la première moitié du XX^e s.² – dont l'inévitable inspirateur & promoteur de l'architecture dite « fonctionnaliste », Le Corbusier (1887-1965).
3. la mise en évidence des *liens entre esthétique et politique* que l'architecture et le design urbain ont toujours entretenus, avec des effets opposés selon les idéologies.
4. la réactivation de la *dimension culturelle* de l'architecture et de l'urbanisme.

§2 – Vico et Vitruve : lecture anthropologique des mythes de la ville et de l'architecture

■ **Giambattista Vico** : Consonni doit l'expression de « beauté civile » à Giambattista Vico (1668-1744 ; juriste et philosophe napolitain) ; il la trouve dans son livre fondateur de la philosophie de l'histoire, *La science nouvelle* (1744) alors qu'il imagine comment la figure de Vénus a pu venir à la pensée des hommes. Cette divinité, pour Vico, est celle de la *beauté civile* c'est-à-dire celle de l'*honestas*, terme latin qui désigne aussi bien la « noblesse » que « beauté » ou la « vertu ». (p. 15)

Comment Consonni associe-t-il la beauté civile à la ville alors que Vico ne le fait pas ?

La réponse se trouve implicitement dans le premier texte du recueil, puisque Consonni relève un second détail mythologique de *La science nouvelle* :

Dans sa reprise de la légende la fondation de Rome rapportée par Tite-Live,

Vico affirme que Romulus a voulu que fonder un asile pour les hommes

et qu'il l'a fondé en constituant **une clairière dans un bois**.

Il se trouve que Romulus est fils de Mars et d'une vestale de la cité de Troie, laquelle était fille d'Énée lui-même fils de Vénus. Vénus est donc l'arrière-grand-mère de Romulus. Consonni ne précise pas ce lien mais il s'ensuit que, dans cette lecture humaniste :

la ville, dont Rome est une représentante éminente,

est le lieu par excellence où doit se manifester la beauté civile.

■ **Le mythe vitruvien de la ville** :

Mais il y a plus, Consonni prenant soin de suivre la piste mythologique du détail de la ville fondée **dans une clairière**.

Pour ce faire, il se tourne vers Vitruve, un contemporain de Tite-Live, qui fait référence, lui aussi, à un mythe explicatif de la ville.

-
1. Comme son nom l'indique, le Politecnico de Milan est une institution constituée de plusieurs écoles et universités polytechniques répartis sur Milan et cinq villes de son aire géographique (Côme, Crémone, Lecco, Plaisance, Mantoue). Il s'agit donc de former des scientifiques et des techniciens, chercheurs ou ingénieurs, dans des domaines très variés : aéronautique, chimie, informatique, environnement, génétique, etc, avec un fort pôle dédié à l'architecture et au design.
 2. Giuseppe Pagano (1896-1945), Piero Bottoni (1903-1973), Carlo De Carli (1910-1999), Giuseppe Terragni (1904-1943) and Edoardo Persico (1900-1936).

Vitruve est ce romain du 1er s. av. JC qui est célèbre pour avoir écrit le traité *De l'architecture*. Ce traité, constitué de dix livres, pose les principes de l'architecture classique. S'il n'a jamais été oublié pendant le Moyen-Âge, il est à joué un rôle fondamental pendant la Renaissance.

Consonni ne renvoie pas au premier livre qui traite pourtant de la question de l'urbanisme mais au deuxième qui traite de l'origine de l'architecture selon Vitruve :

Vitruve, précédant Tite-Live, affirme que les êtres humains, après une première phase dans laquelle ils cherchaient à fuir les feux causés par la foudre dans les forêts, pénétrèrent dans les **clairières ouvertes** par les incendies et commencèrent à raviver la braise avec du bois. C'est dans ces espaces rendus confortables par la maîtrise du feu que, selon l'auteur du *De architectura*, **ont commencé la rencontre, les réunions et la coexistence** ("*conventus initio apud homines et concilium et convictus esset natus*", *De Architectura*, II, 1, 2³). Mais plus encore : c'est dans ce contexte qu'on assisterait à la naissance aussi bien de la langue que de l'architecture.

La thèse vitruvienne de la naissance parallèle de la langue et de l'architecture n'a pas reçu l'attention qu'elle méritait.

(p. 20-21)

- Consinni est bien conscient que le texte de Vitruve est une légende inventée probablement par l'auteur, mais aussi qu'il y a une vérité au cœur d'un tel récit explicatif. Ce qui compte n'est pas la réalité historique du mythe mais sa vérité anthropologique. Cette vérité se retrouve reprise et déployée sous divers principes dans les différents textes. Parmi ces principes :

- L'homme a besoin d'un lieu où il se sente en sécurité
(symbole de la clairière, qui éloigne l'homme des dangers des forêts et du feu qui y est entretenu et qui apporte le confort)
- l'homme est un être profondément relationnel
(ce que le langage manifeste, qui permet le dialogue, la compréhension mutuelle, l'expression de la compassion et de la reconnaissance de la valeur de chacun)
- l'homme est un être ambivalent, qui tout à la fois ne peut survivre **dans** la nature et **sans** la nature.
(l'architecture, qui permet d'aménager la clairière en une concentration d'habitats artificiels, ne fait pas disparaître pour autant le rapport à la nature puisqu'il n'y a pas de clairière sans les arbres qui la définissent et qui produisent le bois nécessaire à l'entretien du feu)

§3 – L'Urbanité comme splendeur de la ville :

- Alors que Consinni trouve chez Vico la notion de **beauté civile associée à la ville**, il trouve chez Vitruve celle de **coexistence permise par l'architecture**.

3. Cf. *De Architectura*, II, 1, 1-2: « Les hommes ainsi rassemblés articulèrent différents sons qui, répétés chaque jour, formèrent par hasard certains mots dont l'expression habituelle servit à désigner les objets ; et bientôt ils eurent un langage qui leur permit de se parler et de se comprendre. [2] Ce fut donc la découverte du feu qui amena les hommes à se réunir, à faire société entre eux, à vivre ensemble, à habiter dans un même lieu. »
<<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/Vitruve/livre2.htm#1>>

Dès lors, de même que l'urbanisme ne va pas sans l'architecture, la beauté civile ne va pas sans la coexistence, et inversement.

Cette union est encore plus manifeste en italien de par la rime qui relie la *beauté* (*belleza*) et la *coexistence* (*convivienza*).

Cette intrication entre beauté civile, coexistence, ville et architecture est représentée par une autre notion : *l'urbanité*.

- Consonni donne au terme d'*urbanité* une dimension morale, éthique et politique,
 - qui inclut tout en le dépassant le sens commun du terme,
 - à savoir celui de l'exercice d'une politesse qui manifeste des vertus personnelle et des codes sociaux.

L'urbanité procède du mariage entre deux domaines en apparence distincts, qualifiés par deux termes latins : l'*Urbs* et la *Civitas* (p. 238) :

- la notion d'*Urbs* englobe les « caractères physiques, architecturaux » d'une ville
= il s'agit de la ville dans la concrétude de ses bâtiments
- la notion de *Civitas* (dévoyée par une association d'extrême-droite récemment dissoute) représente, écrit Consonni « les modes d'usages » de la ville.
= Il s'agit de la ville en tant que l'ensemble des relations qui unissent les personnes qui l'habitent et qui, de fait, ne sont pas uniquement des individus autonomes, mais des citoyens.

L'urbanité est donc, pour Consonni, *le dialogue entre l'architecture et le politique dans son sens le plus noble* : il suit en cela les positions de Françoise Choay l'historienne française de l'urbanisme et de l'architecture :

L'urbanité est le résultat d'une interaction dans laquelle les deux sphères s'adaptent l'une à l'autre. Comme l'écrit Françoise Choay, l'urbanité peut être définie comme "l'ajustement réciproque d'une forme de tissu urbain et d'une forme de convivialité [...]"

(p. 238-239)

De fait, le terme *convivienza*, traduit par « coexistence » dans tout le livre, correspond tout à fait à celui de convivialité employé par Françoise Choay pour définir, comme lui l'urbanité.

§4 – La Crise de la ville :

- Consonni constate une crise de la ville qui se manifeste à partir du XX^e s. :

« la scène urbaine a commencé à changer après la Première Guerre mondiale, et de façon précipitée après la Seconde. » (p. 258)

Le symptôme le plus flagrant est donc celui de la métropolisation des villes qui s'accompagne de plusieurs caractères factuels dont trois (liés les uns aux autres) reviennent régulièrement dans les textes de Consonni :

- le *sprawl* : l'étalement urbain, la ville qui déborde de ses limites et avale le ciel dans la dimension verticale (gratte-ciels) comme la campagne environnante dans la dimension

horizontale (banlieues de plus en plus vastes avec leurs zones commerciales, zones industrielles, lotissements où disparaît l'habitat partagé, etc.)

- le phénomène de *rente* urbaine : la ville n'est plus faite pour y habiter mais pour faire du capital (le système airbnb, dont l'auteur ne parle jamais, étant une des formes les plus aboutie de cette réduction de la ville à la production du capital au prix de l'affaiblissement de la dimension sociale qui est la raison d'être de la ville, ce que Consonni appelle la « coexistence » ou encore le « faire ville »).

En Italie, le cas extrême est évidemment celui de Venise, devenue une ville-hôtel autant qu'elle est une ville-musée, avec uniquement 50 000 habitants⁴ parmi les plus aisés, les classes les plus pauvres étant exclues de leur propre ville sous le double effet du tourisme et du changement climatique qui amplifie le problème de la rente :

En découle une flambée des prix des loyers qui pousse les classes moyennes et inférieures à voir de nouveaux horizons, loin de la lagune. Bon nombre de locaux, dont les habitats exposés aux inondations deviennent insalubres, ne peuvent plus se reloger compte tenu des prix exorbitants. Seules les classes aisées peuvent se permettre de continuer à vivre dans ces zones à risques, car elles sont à même de financer tous les coûts (entretien, assurance, taxes) liés à la prévention des inondations ou à la restauration du lieu après la catastrophe.

([Le Point](#), 18 avril 2022)

- les *gated communities* : les quartiers résidentiels fermés, modèle même de l'anti-ville pour l'auteur, apparu sur le Nouveau Continent (Amérique du Sud, États-Unis) mais aussi en Afrique (Afrique du Sud) et qui touche désormais de plein fouet les villes d'Europe, dont l'Italie.

Consonni a très certainement en tête, lui qui habite Milan, Borgo di Vione, la première communauté fermée apparue à Basiglio en 2011, une commune de la métropole milanaise. Son promoteur garantit à ses riches résidents

la sécurité absolue, la tranquillité et le silence [grâce à la présence] des vigiles armés, des caméras de surveillance le long du mur d'enceinte et des détecteurs anti-intrusion. Les résidents et leurs invités seront les seuls à pouvoir entrer, après identification.

(*La Repubblica*, 21 avril 2011, dans [Courrier International](#))

- Tout l'intérêt de Consonni est d'aller plus loin que le constat d'une crise de la ville liée à la fois à l'*extension de la technique* (qui permet le *sprawl*), l'*extension du capital* (qui justifie la *rente*) et l'*extension des formes d'insécurité urbaine* (qui appelle les *gated-communities*).⁵

4. Diminution de la population sous le double effet du tourisme et du changement climatique.

5. C'est à ce niveau que le livre entre en résonance avec le texte de la chanson de Daniel Balavoine qui a été écrit par Luc Plamondon pour *Starmania* en 1978 qui donne son titre et fournit le thème de notre rencontre.

« Quand on arrive en ville » traite en effet de ce qu'il advient dans nos villes prises dans le mouvement de la métropolisation. De 1978 jusqu'à ce jour, on constate la permanence d'une insécurité urbaines dans les métropoles occidentales faites de « buildings » et de « parkings ». Cette insécurité, chez Luc Plamondon, tire son origine de l'opposition entre d'une part les « boulevards » liés à une consommation ostentatoire symbolisée par les « jaguars » des habitant aisés du centre-ville et d'autre part les « banlieues-dortoir » associées au « désespoir » des exclus de cette même consommation.

En tant qu'architecte, historien de l'urbanisme et humaniste, il propose une cause profonde de la crise de la ville (plus profonde pour lui que celles de la technique, du capital et de l'insécurité), que je résume ainsi :

la crise de la ville est une conséquence inéluctable de la désurbanité de l'urbanisation.

- Au fil des textes, l'auteur présente la **désurbanité** (le terme est de lui) comme une série de **découplages** (ici, le terme est le sien ; Consonni, lui, parle d'« aplatissement ») entre des moyens et des finalités que l'urbanisme de la Renaissance italienne, mais aussi de l'Europe jusqu'au tournant des XVIII^e/XIX^e s. avait consubstantiellement liés.
 - **découplage entre urbanisme et beauté** avec le paradoxe actuel d'une
 - **augmentation de l'esthétisation** des corps et des effets personnels,
 - **alors même qu'**on assiste à **l'enlaidissement du monde** : dans une ville laide, on ne cherche plus à être beau ensemble, mais uniquement pour soi-même.
 - **découplage entre organisation et organisme** :
 - **la métropole est édifée pour fonctionner** (dont le réseau est l'expression la plus parfaite : réseau des transports, réseau de la téléphonie et de la fibre, réseau des eaux usées et de l'eau potable),
 - **alors que la ville devrait être conçue pour la vie** (on parle de « tissu urbain » comme on devrait parler de « tissu biologique »).
 - **découplage entre urbanisme et histoire, entre la transformation du monde et la conservation du monde** :
 - la dynamique de l'urbanisme est essentiellement celle du présentisme et de l'urgence économique dans un contexte de compétition globale entre métropoles,
 - au mieux celle du progressisme ou de l'utopie.
 - l'urbaniste et l'architecte oublient l'importance de reconnaître la ville dans sa spécificité géographique et historique,
 - celle d'un lieu qui accorde à la ville une personnalité spécifique (bonne ou mauvaise) liée à l'histoire de ce lieu et de ceux qui l'ont édifée (par leur présence ou leur réalisation) jusqu'alors :

Le rapport entre mémoire et transformation du monde se brise (un rapport qui a toujours comporté la sélection de ce qu'il y avait à détruire et de ce qu'il y avait à conserver). Mais à présent [...] ce qui l'emporte c'est la mise à zéro ou l'entassement chaotique.

(p. 217)

§5 – Les solutions de la crise sont dans ses causes :

- Pour Consonni, les urbanistes qui ont participé à l'état actuel des choses sont toujours influencés par la philosophie des principes de l'architecture moderniste poussés à l'excès. Cette architecture moderniste est à comprendre sous ses trois grands courants :
 - le fonctionnalisme, le rationalisme et le formalisme.
 - **le fonctionnalisme** impose la primauté du critère d'**utilité fonctionnelle** :
 - **les caractéristiques d'un bâtiment doivent se confirmer à l'usage qui est le sien**

- On en est arrivé à créer des zones commerçantes vides à nuit, zones d'habitation vides la journée ; rues qui ne sont plus que passantes (et, de manière générale un tissu urbain qui est pensée essentiellement pour faciliter la mobilité)...
 - Il s'agit donc de redonner aux éléments de la ville (la rue, le faubourg, la place) de la complexité, pour retrouver le sens de « la rencontre, des réunions et de la coexistence »
 - **le rationalisme** impose le critère de l'*efficacité scientifique*.
 - Cette théorisation de l'architecture rationaliste remonte à Viollet-le-Duc (1814-1879), qui affirme que l'architecture est non seulement « sœur de la science » mais l'**« art le plus voisin de la science »**
 - Mais la science seule ne se soucie pas du besoin de beauté des hommes.
 - Il s'agit donc de ramener l'architecture urbaine dans le domaine des cinq « arts particuliers » de l'*Esthétique* de Hegel qui associe l'architecture à la sculpture, la peinture, la musique et la poésie. (Consonni ne parle jamais de Hegel mais il s'intéresse bien aux relations de l'architecture à ces 4 arts de son *Esthétique*)
 - **le formalisme** impose le critère de l'*originalité* de la forme.
 - perte du dialogue entre les différents bâtiments, chacun étant construit pour lui-même.
 - l'urbaniste doit réapprendre ce besoin de dialogue, de faire sens ensemble, constitutif de la ville, aussi bien de ses bâtiments que de ses habitants.
- La force de l'étude de Consonni est non seulement de mettre en évidence les conséquences des aspects négatifs de l'architecture moderniste et plus généralement des aspects négatifs de la modernité dans l'admiration de sa propre puissance (puissance de la technique mais aussi puissance du capital) sans pour autant rejeter la technique ou l'économie et les formes émancipatrices de l'urbanisation moderne (dont il voit deux symboles forts dans les jardins publics et les boulevards).
- Non seulement Consonni relève l'ambivalence de l'urbanisme moderne, mais il nous fait voir avec maestria la schizophrénie de ses promoteurs, qui bien que se voulant démiurges, restent des hommes. Ainsi avec le cas exemplaire de Le Corbusier. Pour ce faire, Consonni met en regard la parution de *La Ville Radieuse* en 1935 avec une conférence de juillet 1934, dans laquelle Le Corbusier rend hommage à la ville de Venise :

« Que vaut le gigantesque, à côté [de Venise], le disproportionné ? À Venise, il n'existe rien de disproportionné – grâce au plan d'eau. Rues de terre et rues d'eau : mesure parfaite [...] **Ici encore tout est mesure, proportion et présence humaines.** Allez par la ville, dans ses moindres recoins : vous appréciez qu'en cette finalité des entreprises urbaines, on trouve partout la tendresse. Voici enfin [...] le troisième facteur d'urbanisme, dominant les problèmes du transports et du logis, [...] c'est le civisme ! Il éclate ici évidemment, come presque jamais il n'éclata dans la civilisation occidentale. Le civisme a tout décrété dans Venise ; il a éclairé l'urbanisme, il a fait les palais d'utilité commune, la statuaire, la peinture ; il a insufflé la beauté sensible et partout présente aux objets de la vie courante. » [soulignements de GC]

(p. 201-202)

« “Les gens sont heureux dans les villes qui sont belles” » aime à dire Consonni (en citant *Les Villes du monde*, roman d’Elio Vittorini⁶), mais pour lui, cela ne s’arrête pas là et l’inverse est tout autant vrai et plus que jamais nécessaire : ***les villes sont heureuses lorsqu’elle sont édifiées par des gens beaux, porteurs de la beauté civile.***

C’est ainsi qu’il faut comprendre les phrases conclusives des deux dernier essais du recueil :

« Le pas décisif, c’est de mettre la ville [et non pas la métropole] au centre de l’agir et du faire »
(p. 249)

« Il est temps que l’Italie et le monde redécouvrent que l’urbanité est une ressource » (p. 260)

6. Rosario à son père, dans le roman inachevé *Les Villes du monde* d’Elio Vittorini, écrit entre 1952-1956, cité p. 69



→ ***Ethique et Design***, sous la direction de Cynthia Fleury et Antoine Fenoglio, publié aux éditions PUF (2024).

Présentation du livre

Il s'agit d'un ouvrage collectif coordonné par Cynthia Fleury et Antoine Fenoglio.

On ne présente plus Cynthia Fleury, philosophe, psychanalyste et auteur de nombreux livres dont les « Irremplaçables », dont nous avons parlé lors de la rencontre sur le thème de « l'infini dans le petit ».

Antoine Fenoglio est designer. Il est co-fondateur avec Cynthia Fleury du DIU *Philosophie éthique et design* du CNAM et co-auteur de la Charte du Verstohlen – ce qui ne peut être volé (éditions Gallimard – 2022).

Le livre regroupe les contributions de 21 auteurs : doctorants, enseignants chercheurs, directeurs d'écoles ou d'institut. Ils représentent plusieurs grandes écoles ou universités : Sc Po, Ecole des Mines, Université de Nîmes, Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEA)... Ils interviennent dans des disciplines assez diverses : Le design, la géographie, la philosophie, les sciences de gestion, l'urbanisme et bien d'autres encore.

Le ton est donné, l'ensemble des articles est assez théorique, tout en restant accessible.

Le style est assez différent de l'ouvrage présenté précédemment sur le mythe d'Icare. A priori, beaucoup moins poétique pourtant on y trouve des mots parfois étranges, comme « écoumène » (page 114 - *concept qui désigne l'espace de vie spécifiquement créé par et pour l'espèce humaine, donc la Terre, en tant que planète habitée*) ou encore le principe « d'écopoïèse » que l'on doit à Roland Schaer (2013), à savoir « *l'art de rendre le monde plus habitable* ».

Ces réflexions n'en sont pas moins importantes **pour nourrir et parfois modifier les regards que nous portons sur le monde et sur son évolution. De ces regards dépendent nos actions.**

Une fois ces infos, certes très intéressantes partagées, se pose la question du lien avec le thème des villes ?

Pourquoi ce livre /quel lien avec le thème de la ville ?

En feuilletant le livre « Ethique et Design », dès l'introduction Cynthia Fleury et Antoine Fenoglio annoncent que le livre est destiné à « l'architecte » qui est en « *chacun d'entre nous* » et plus particulièrement celui « *qui veut édifier cet architecte en soi pour préserver une qualité d'habitabilité du monde, car comme nos espèces vivantes, nos formes « vivables », défendant la vie bonne, sont en voie de disparition* ».

Nous voilà donc embarqué en tant qu'architecte en quête d'une meilleure qualité de l'habitabilité du monde ! C'est bien ce que revendique le design, dès ses premières origines.

I –Petit aperçu historique des pratiques de Design : une volonté dès l'origine de contribuer à « un monde meilleur »

1. Évolution des pratiques du design : apport et limites

Avant d'entrer dans le cœur des villes, nous allons faire un petit détour historique en évoquant, de manière très succincte, l'origine et l'évolution de ce que l'on appelle le design.

Le mot lui-même vient du français et avant lui, du latin « désigner » qui signifiait : marquer un signe, dessiner, indiquer. Il est intéressant de noter qu'au XVI^e siècle, le terme « *desseing* » acquiert un second sens, il signifie également l'intention ou le projet.

Au XIX^{ème} siècle on va séparer les 2 notions en créant 2 mots distincts : le mot « *dessein* » va perdre une voyelle et devient « dessin » tandis que l'orthographe originelle demeure pour dire l'intention.

Le terme de design, le mot anglais va quant à lui apparaître au moment révolution industrielle dans la seconde moitié du XIXème siècle notamment en Grande-Bretagne. Il y sera fait référence lors de l'exposition universelle à Londres en 1851 qui sera la première **à associer, les arts, la science et les industries**. Y seront présentés des objets emblématiques tels que la machine à coudre Singer. En fait, tout un ensemble **d'objets rendus possibles grâce à la production de masse qui ouvrent la voie une certaine « démocratisation du bien-être »**.

Pourtant à cette même époque, **William Morris** (1834-1896), revendiquait beaucoup plus, il souhaitait : *« faire la seule chose qui vaille : rendre le monde, dont nous faisons partie, un peu plus heureux »*.

Affirmant, comme d'autres, la volonté du design de prendre « soin » du monde.

Pourtant, il faut reconnaître qu'au début du design, on va surtout voir apparaître des objets que l'on **souhaite beaux, selon les codes de la fameuse « esthétique industrielle »**, accessibles à tous et facteurs de bien-être. C'est notamment la revendication des tenants français de « l'esthétique industrielle », mouvement français porté par Jacques Vienot (1893-1959), **qui refuse au début le terme de design en référence aux pratiques américaines qu'il juge trop mercantiles**. On retrouve dans ce mouvement des personnes comme Charlotte Perriand, très est marquée à cette époque par 2 courants de pensée : le communisme et le mouvement hygiéniste. Lors de la manifestation des arts ménagers de 1936 à Paris, elle **propose un photomontage sur « La grande misère de Paris » où elle y dénonce non seulement, les conditions de vie et d'hygiène épouvantables des parisiens**, mais elle fait aussi **le lien avec des risques de violence que cela engendre** : elle évoque *« ces forces jeunes fécondes [qui] tombe dans l'inutilité, sans perspective d'un avenir meilleur, ou encore que « l'augmentation de la productivité considérable dans l'acier et l'automobile depuis le début du siècle [...] conduit au chômage et non à la satisfaction des besoins de la classe ouvrière »*.

Aux USA on va voir apparaître une personnalité qui va avoir un impact important sur l'évolution des pratiques du design. Il s'agit de Victor Papanek (1923- 1998) – d'origine autrichienne, il arrive à New York à l'âge de 15 ans et devient architecte. Il va développer dans son livre *« Design for the Real World »* une vive critique du consumérisme portant sur des objets qu'il juge « inutiles (des séchoirs électriques pour sécher le vernis des ongles ou des WC recouverts de vison). Mais surtout, il va initialiser une évolution du design qui va glisser « de l'objet au projet ». Il avait remarqué que ces prédécesseurs, revendiquaient certes un intérêt social pour le plus grand nombre, mais ceux-ci ne s'adressaient qu'à des individus standards, sans considérer leurs besoins réels. Il va développer l'idée de faire, non pas pour des personnes mais avec elles. **En conséquence le design**, va avoir pour finalité, non plus seulement la conception de l'objet mais également la manière dont il va être fabriqué. **A partir de ce moment, on ne va plus parler d'esthétique ou de fonctionnalité des objets mais bien de démarche de design**.

Nous faisons un grand saut dans le temps, pour rejoindre les années, 1980-90, l'arrivée des technologies numériques et d'internet vont permettre au designer de concevoir et de réaliser des projets de plus en plus complexes. On va parler désormais de « design thinking » pour indiquer que le designer travaille sur des **problèmes complexes** (composants humains, immatériels et matériels, qui vont avoir des interactions entre et avec leur environnement).

Alors que le design affichait vouloir contribuer à un monde meilleur, au **cours de cette évolution on va voir se développer 4 tendances, que l'on pourrait jugée contraire à cette ambition** :

- 1 – L'évolution importante des matériaux au sortir de la première Guerre Mondiale (l'acier, béton armé, aluminium ou le fameux linoléum) et ensuite les nouvelles technologies vont permettre la production de masse. Mais ce faisant, petit à petit, les moyens utilisés vont prendre le dessus et vont devenir une fin en soi.
- 2 – Les considérations industrielles et économiques vont également prendre une importance grandissante.

3 – Par ailleurs, au moment où le métier de designer apparaît il va se placer d'emblée hors du processus de fabrication, tout au contraire de l'artisan. Il va se consacrer essentiellement à des activités de conception.

4 – Bref petit à petit on oublie l'humain et ses conditions de vie réelles.

D'où l'intérêt d'associer aux réflexions sur le design, les apports de la théorie du Care, connue en France sous les termes de la théorie de la sollicitude. C'est peut-être à mon sens, ce que tente d'apporter ce livre : la combinaison des deux réflexions, et des pratiques qui en découlent, constituent peut-être l'occasion de réaliser le rêve initial des premiers designers et d'apporter une réelle contribution à un monde meilleur.

2. La théorie du Care et l'apport en matière d'urbanisme

Le « care » est une théorie développée à l'origine, par **Carol Gilligan**, philosophe et psychologue féministe américaine, dans son ouvrage « *Une voix différente* » paru en 1982. Cependant, les contributeurs du livre « *Ethique et design* » s'appuient plutôt sur des développements ultérieurs proposés par **Joan Tronto**, politologue et professeure de sciences politiques. En collaboration avec **Bérénice Fischer**, elle va élargir la notion de sollicitude en considérant **qu'elle ne relève pas seulement d'une attitude morale (définition initiale de Carol Gilligan) mais qu'il s'agit plus largement d'une activité sociale de soins.**

Dans leur ouvrage « *Un monde vulnérable* » (2009, éditions La découverte), elles développent l'idée « *qu'il est important d'apporter une réponse concrète aux besoins des autres* » et cela ne « *relève pas d'une préoccupation spécifiquement féminine mais pose une question d'organisation politique fondamentale recoupant l'expérience quotidienne de chacun* ».

Contrairement aux designers de l'après-guerre, la théorie du « care » permet d'affirmer que le « soin » n'est pas réservé à une catégorie de personnes, les pauvres ou les personnes fragiles. **Mais il concerne tout le monde et devient quasiment un « principe de base de la vie sociale » qui peut s'appliquer à tous les domaines de politiques publiques, la santé, les prisons. Mais aussi pour ce qui nous concerne, l'urbanisme**

C'est ce que va faire, **Michel Lussault – Géographe, professeur à l'Ecole Normale supérieure de Lyon**, dans le chapitre 5 du livre, il **va repartir de cette notion de vulnérabilité et notamment de la vulnérabilité de nos « métropoles urbanisées »**. Il fait le constat d'une mutation qu'il nomme « *l'urbanisation généralisée* » qui a démarré selon lui, à partir des années 50, et qui est inédite dans l'histoire de l'habitation humaine.

« *Un monde s'est installé via l'urbanisation, qui constitue l'état contemporain de l'écoumène [...] qui diffère de tout ce qui a précédé. En quelques générations, Homo sapiens est bel et bien devenu* » citant **Thierry Paquot** « *Homo urbanus [...]. Le terrien d'aujourd'hui, où qu'il demeure, habite en urbain, pour le meilleur ou pour le pire* ».

Au-delà, de la dimension topographique, et de l'expansion de l'urbanisation, Michel Lussault met en cause le **mode du vivre ensemble et surtout le fait que l'urbanisation est conçue pour répondre avant tout à des objectifs économiques de la société mondialisée.**

Les logiques de fabrication des villes « **ont négligé l'habitat comme espace de vie d'une personne ou d'un groupe de personnes au profit d'une attention centrée sur la fonction économique de la ville** ».

C'est ainsi que l'on a vu une place grandissante accordée à **l'automobile au détriment de lieux favorisant la rencontre ou la détente entre personnes, mais aussi au détriment des jardins, et le petit commerce a été chassé au profit des grands centres commerciaux.**

Aujourd'hui, quand les géographes nous **parlent des villes, ils ne les présentent plus comme des territoires de vie mais comme « des systèmes de flux interconnectés »**.

C'est justement cela qui rend selon Michel Lussault, nos métropoles urbanisées si vulnérables. Dans le sens où elles sont devenues dépendantes. Et, nous en avons fait particulièrement l'expérience pendant la crise sanitaire :

c'est bien par ce système de flux interconnectés que le virus à pu se répandre à un niveau mondial et a d'ailleurs fini par mettre à l'arrêt pendant un temps ces fameux flux. Rendant notre dépendance vis-à-vis de certains biens (les vaccins, les masques, l'énergie, ...) encore plus visible et sensible. La crise nous a « donné à voir à quel point ce système mondial de flux était finalement **« vulnérable, beaucoup plus qu'on ne voulait bien le croire »**. Alors même, que la menace, n'était pas extérieure mais résultait bien des **« conditions de l'habitation contemporaine de la planète »**.

Il ajoute par ailleurs, que pendant la crise : ceux qui habitaient en ville ont plus souffert du confinement par rapport à ceux qui pouvaient bénéficier d'une villa à la campagne **« on a pris conscience qu'un logement, notamment dans une métropole, s'avère agréable si... l'on y demeure peu ; il constitue une simple base d'accès aux services, aux loisirs et aux équipements »**.

II - La notion de « vulnérabilité » pour une conception des villes accueillantes et durables

Face à cette situation, que faire ? :

Pour tenter d'apporter une réponse, Michel Lussault, propose « un renversement de perspective afin **« de renoncer à l'imagination de la puissance du système mondialisé » pour prendre en compte pleinement le caractère vulnérable de nos cités.**

Nous avons vu qu'il est lié au système complexe des flux mondiaux interconnectés (biens matériels ou immatériels, personnes) et qui au passage ne prend pas du tout en compte les interactions humaines avec la nature.

La vulnérabilité est **due à la notion de dépendance qui dans notre société économique a plutôt une connotation négative**. Nous avons tous, pu être les témoins d'une certaine « injonction à l'autonomie et à la puissance de l'individu ». La dépendance vis-à-vis d'autrui est vue comme une faiblesse et un empêchement de la réalisation de soi.

Mais on peut voir une autre dimension de la notion de dépendance : c'est l'existence rendue possible d'une solidarité entre deux ou plusieurs personnes et ou éléments (nature). Le soutien des uns vis-à-vis des uns et des autres est rendu nécessaire parce que nous sommes tous vulnérables qui nous soyons.

Michel Lussault précise que cette idée ne constitue pas une nouveauté, **« c'est une illusion technologique et idéologique qui nous a fait croire le contraire »**. Il propose de « redécouvrir notre vulnérabilité » et notre « interdépendance » à travers une nouvelle théorie qu'il nomme le **« care spatial » reposant sur 3 principes qui font système** : La considération, l'attention et le soin.

La considération : renvoie au comment dans les politiques publiques d'habitat prendre réellement en considération **tout le monde** dans **toute sa diversité de manière qualitative et collective**. Ou encore comment **« Sortir des logiques individualistes ou chacun voudrait réduire ce qui le dérange »**. C'est donc aussi, considérer la nature.

L'attention aux vulnérabilités, il est important de bien les identifier et les objectiver pour les inscrire concrètement dans les politiques publiques afin qu'elles deviennent des choses communes Afin aussi de pouvoir en débattre.

Et enfin, le soin : qui doit être porté **autant par les institutions publiques que les toutes les parties prenantes de la société et les habitants eux-mêmes**. La notion de soin désigne **autant la santé** (notamment en période de pandémie) **que l'idée de prendre soin de l'habitat** c'est-à-dire de l'entretenir, de le réparer. De concevoir aussi des habitats plus économes en matière de ressources et d'énergie. Il conviendrait de **« passer du primat de la construction à plutôt faire avec ce qui est déjà là, au réemploi des objets et des bâtiments »**. Ce faisant, c'est aussi l'occasion pour tout à chacun de retrouver ses propres moyens d'agir sur son habitat.

Et là, nous passons d'une éthique du « care » à une « éthique du faire ».



J'emprunte l'expression à un **autre contributeur, Arthur Lochman**, philosophe et charpentier qui propose au chapitre 11 du livre une réflexion sur « les métiers du geste ».

Selon Arthur Lochman, pour penser le rapport au monde sensible, « *les philosophes européens ont eu tendance à éclipser le toucher ou l'odorat - les sens du proche - comme des modes de perception secondaires, non pertinents. Et symétriquement à penser notre rapport au monde sensible essentiellement sur le modèle de la vue* ».

Cela a conduit des philosophes comme Descartes à proposer ce qu'il appelle une philosophie de la vision qui est « *un rapport au monde à distance, dans une position de surplomb, et sans y être engagé* ».

L'apprentissage d'un métier artisanal, celui de charpentier lui a permis de constater que l'artisan « *a affaire à une perception beaucoup plus incarnée, puisqu'elle passe justement par le toucher* ». Des exemples de travail sur le bois pour nous font comprendre que « *l'on perçoit en même temps que l'on agit* » et même plus : « *on perçoit en fonction de ce que l'on fait dans le monde* ».

Autrement dit « ***Ce que nous percevons du monde résulte de ce que nous cherchons à y faire, de la façon dont nous nous y engageons, nous y inscrivons*** ».

L'apprentissage du métier constitue une éducation de l'attention à percevoir et il ajoute ce faisant, c'est aussi une « ***prise de conscience pour chacun d'entre nous sur comment nous intervenons pour transformer le monde et de comment nous nous engageons*** ».

Nous voyons que la place et la posture de l'artisans est tout à fait opposée à celle des designers d'après-guerre qui se plaçaient hors du processus de fabrication.

En même temps, nous avons vu que depuis Victor Papanek, les démarches de design proposent de concevoir un produit, ou de réhabiliter un lieu, **en réunissant différentes personnes dans un processus de travail commun**. C'est ce qu'a expérimenté la Métropole de Lille (la MEL) en candidatant en 2020 pour le titre de **capitale mondiale du design** (démarche lancée pour la 1^{ère} fois à Turin en 2008). Caroline Naphegyi qui était à l'époque directrice du programme, présente dans le chapitre 14 du livre, intitulé « Les expérimentations à l'épreuve de la Cité », diverses expériences qui avaient pour visée de constituer un « *véritable levier de transition des territoires vers « un monde meilleur* » cherchant ainsi à contribuer aux objectifs de l'organisation mondiale du design (WDO). Elle pose en introduction la question de savoir si ce n'était pas en réalité « *une opportunité de faire de la promotion internationale pour une communauté de designer et de politiques* ». Pour y répondre, elle cite plusieurs expériences, deux d'entre elles semblent assez représentatives. La première présente une « *pratique ou la conception n'est plus déconnectée des réalisations concrètes* » : « *confrontés aux embouteillages systématiques aux heures de pointe, une 100^{ème} d'habitants et l'association Microscope dédiée à la promotion du co-voiturage ont imaginé une ligne de covoiturage à haute fréquence et ont ainsi fluidifier le trafic notamment grâce à la mise au point de panneaux indiquant les destinations le plus courantes des utilisateurs. Solution frugale et simple* ».

Le deuxième exemple porte sur la réhabilitation d'un bâtiment devenu la « Voisinerie de Wazemmes » : « *une cantine/conciergerie/épicerie/atelier et espace de jeux pour les habitants, et les salariés des alentours* ».

Une association de concepteurs, des bailleurs et des habitants ont permis la création d'un nouveau type de bail commercial incluant des indicateurs d'utilité sociale et disponible en licence creative commons BY-NC-SA.

La démarche de la Métropole de Lille et tous les autres exemples cités dans le livre, n'ont peut-être pas encore **réussi à changer complètement le monde mais j'emprunterais bien les mots de Caroline Naphegyi, pour dire que, grâce à ces expériences « oui, un autre monde est possible » !**

Amicalement, **Les Amis de La Machine à Lire**

